



RENCONTRE MACABRE

Par Aurore Boesch

Aurore Boesch

Rencontre macabre

© Aurore Boesch, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2453-2



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1780

C'est dans ces instants de Renaissance que la lumière est la plus intense. Un siècle d'existence pour mettre au point l'évolution du genre humain.

Au XVIII^{ème} siècle, l'apparence est très importante. On n'hésite pas à se customiser pour sauver sa laideur et masquer sa puanteur. Ainsi, à la cour royale de Versailles, les Nobles Dames ont une artillerie d'artifices servant d'illusions pour ces Messieurs courtois. Parmi cette trousse : les mouches, la grande mode. Elles permettent de marquer le caractère et d'embellir la beauté mensongère. Parfois, elles servent seulement à cacher la misère, des riches gens.

Une au coin de la bouche : pour la gourmandise et la luxure.

Une sur le nez : pour exprimer ses idées.

Une dans le cou : pour y laisser de doux baisers.

Et une sur la joue : pour cacher un trou.

Tiens, qu'en est-il de celle-ci ? On dirait qu'elle est restée sur le cadavre du lieutenant général Harry.

Simple artifice ? Insecte nuisible ? Animal domestique ? Le comte Harry était joli, et bien en vie, jusqu'à ce 15 novembre 1780 où le commissaire Fox eut en charge la pire affaire de sa vie.

Envoyé en Amérique avec son ami Albert Harry, il n'aurait jamais pensé un jour devoir élucider l'auteur de son meurtre.

En pleine Guerre d'Indépendance, le comte Harry se voit confier une mission de la plus haute importance : combattre aux côtés des insurgés. Six mille Français sont ainsi envoyés dans le comté de Rockland sous ses ordres, promu Lieutenant Général pour cette mission. Sur le bord du fleuve d'Hudson, il emménage en juillet, sous la pleine lune, avec sa nouvelle épouse et sa fille dans un majestueux manoir. Le gigantisme du bâtiment fait peur à Marie. Sa belle-mère, Ludmila, entre dans le manoir avec un grand sourire. Elle y voit une grande ascension sociale et de beaux revenus à venir. Le Comte Harry, lui est plus inquiet. Il regarde le fleuve, calme, pour voir si la flotte française arrive bien à bon port. Le camp est prévu à proximité de la demeure, dans un champ longeant le fleuve. Il finit par entrer à son tour et rejoint sa fille pleurant devant l'escalier central.

— Ma chérie, qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai peur papa. Je veux retourner chez nous, avec maman.

— Ma puce, tu sais, maman reste avec nous, dans nos cœurs. Et puis elle te voit de là-haut et je suis sûr qu'elle veille sur nous.

— Qu'est-ce qu'elle fiche plantée là celle-là ? Monte ! Avec ta valise petite sotte !

Elle s'exécute sans broncher et prend la première chambre du premier étage. Mais c'est sans compter sur les exigences de sa belle-mère qui l'envoie au dernier étage, laissant son père impuissant. La chambre de Marie est assez grande finalement, peut-être trop. Une grande cheminée lui permettra sûrement d'avoir bien chaud cet hiver. Le manoir est meublé avec goût. Chaque pièce a minutieusement été pensée. Marie se couche dans son lit à baldaquin, avec son manteau et ses chaussures, serrant très fort sa poupée de chiffon. C'était sa mère qui lui avait offert peu avant de mourir. Elle l'avait parfumé et orné de son bracelet de perles. Marie était terrifiée dans cette chambre sombre. Pour se rassurer, elle chante la berceuse de son enfance que sa mère lui comptait chaque soir avant de s'endormir. Une ombre soudain la terrifie. Sous la lueur de lune, l'ombre géante d'une bestiole se frotte les antennes. Il s'agit en fait d'une petite mouche venue se poser là : sur la poupée de la petite fille.

— Bonsoir toi. Dit Marie à cette petite bête.

Comme pour lui faire entendre qu'elle a compris, la mouche se pose sur sa main. Toutes deux s'endorment ainsi.

« Glup, gloum, mmh, shrak, qrr, slurp, slurp »

La mouche est en train de se régaler d'un festin cadavérique. Certainement le meilleur repas pour son espèce. Elle déguste, goûte, savoure délicatement chaque morceau qu'elle bourre au fond de sa trompe. Elle prend, respire, avale le fruit interdit pour l'Homme. Elle prend du plaisir sur cette chaire putride et ses odeurs infectes. Quoi de mieux qu'une bonne graisse tendre d'un cadavre fraîchement assassiné. Un travail minutieux qu'elle mène avec attention. Cela faisait une heure que la mouche se gavait, la boulimie la rendant aveugle. Quelques mains s'agitaient au-dessus d'elle mais n'y voyait rien prise dans sa frénésie. Les mains s'approchent encore un peu plus d'elle, l'enfermant dans une toile puante. La voilà dans les

profondeurs du Noir. Elle vole, s'agite dans tous les sens, se percute contre le tissu, parfois même s'y coince les ailes. Essoufflée, apeurée, elle se pose sur la tête du cadavre et attend. Elle entend le reniflement de la truffe de Ralf, le chien d'Hanz : jardinier et cadavre. Il hurle à la mort, hurle de tristesse en sentant son maître ainsi couché, inerte. La mouche se retrouve enfin libérée quand le Comte Harry et un des domestiques déroulent le corps de la toile maculée de sang. Tous deux se couvrent la bouche d'horreur devant le mort. Son tronc était ouvert en deux, le cœur arraché. Il avait été littéralement vidé de ses entrailles. Le visage tuméfié semblait recousu. La mouche s'envole, tourbillonnant entre les deux hommes, puis se pose sur l'épaule du domestique, Oscar. Le même qui fit remarquer au Comte le fil pendouillant près de l'oreille. Il tire dessus, un peu, beaucoup, à la folie. Finalement, ils tirent ensemble ce fil, arrachant les points de couture, éclatant la peau du cadavre. Un autre visage avait été cousu sur le corps d'Hanz. Sous le masque mortuaire, la bouche d'Hanz avait été cousue. Le Comte Harry observe mieux le masque, réel, de peau, pour tenter de trouver son identité. Il s'agit d'un de ses soldats. Une des mains est fermée. Un petit mot s'y cache.

— Oscar, allez chercher le commissaire Fox. Il faut élucider ce meurtre avant que d'autres hommes ne périssent. Il est au camp, sous la tente médicale, avec les autres hommes. Faites vite !

Des hurlements réveillent Marie subitement. Le souffle court, le cœur battant plus vite, elle se dit que les bruits viennent de son rêve. Un autre cri l'a fait sursauter. Elle s'approche de la grosse cheminée, là où semblent provenir ces bruits étranges. Elle pose l'oreille contre le marbre froid. Elle écoute attentivement. Quand un livre tombe subitement de sa bibliothèque. Elle le ramasse pour le ranger. Il retombe à nouveau. Avec beaucoup d'hésitation, elle le repose encore. La fenêtre s'ouvre brutalement, faisant voler les rideaux jusqu'au plafond. Elle referme vite la fenêtre et panique. Elle est terrorisée par ce qu'elle voit. Alors qu'elle décide de s'enfuir de cette chambre, la porte claque et se ferme à clef. Le livre retombe, puis un autre, un troisième, quatrième, jusqu'à ce que tous les livres de la bibliothèque tombent. Elle se cache sous le lit, chantant à sa poupée pour se rassurer. Quand tous semblent se calmer, elle tente d'ouvrir à nouveau la porte, qui se débloque. Elle court rejoindre son père au rez-de-chaussée qui

prend son petit-déjeuner, fixant l'horizon marin.

— Papa, papa, j'ai peur ! Il y a un fantôme dans ma chambre !

— Marie, calme-toi, tu sais que ce sont des histoires.

— Non non je t'assure, il a fait tomber mes livres, ouvert ma fenêtre et je l'ai même entendu me parler.

Tirant sur la chemise de son père, elle l'oblige à monter avec elle.

— Tu vois, il n'y a rien. Tu es perturbé et je comprends mais il va falloir que tu te fasses à ta nouvelle maison.

La chambre était parfaitement rangée.

— Pourtant je t'assure que mes livres sont tombés ! Et même que la fenêtre s'est ouverte toute seule... Et les cris, que fais-tu alors des cris que j'ai entendu venir de la cheminée.

En disant ces paroles, Marie se réfugie dans les jambes de son père, regardant terrifiée la cheminée.

— Ma chérie, il faut que je te dise.

Il s'agenouille devant sa fille, lui prenant les mains.

— Le cri que tu as entendu n'était autre qu'un de mes hommes venant m'apporter un message, blessé mortellement par un Anglais. Pauvre homme, il a dû tellement souffrir de venir jusqu'ici.

— Quel message ?

— Je ne sais pas. La lettre était illisible. Il a nagé jusqu'ici et malheureusement l'encre était délavée.

En réalité le Comte Harry ne veut pas effrayer davantage sa fille. Il a bien eu un message d'un de ses hommes, écrit par le sang, son propre sang : « Ludmila ». Que voulais donc vouloir dire ceci. Il console sa fille puis reprend son quotidien, anxieusement. Il réfléchit à haute voix dans le salon.

— Ludmila, Ludmila ? Pourquoi ?

— Qu'y a-t-il mon cher époux ?

— Non rien. Je me demandais ou vous étiez passés toute la matinée.

Aucune réponse. Elle repart sans un mot à l'étage, laissant derrière son passage une traînée d'eau. La domestique s'empresse d'essuyer le sol. Elle croise Marie dans les escaliers qui n'ose pas regarder sa belle-mère dans les yeux.

Le corps d'Hanz est envoyé dans la cave, au frais, en attendant l'arrivée de Fox.